
Étude d'un incipit romanesque : *La Lézarde* d'Édouard Glissant (1958)¹

Waclaw Pascal Stankiewicz

Université de Paris IV – Sorbonne

Résumé

Nous proposons une étude précise des procédés d'actualisation du discours narratif fictionnel dans le court passage d'ouverture d'un roman francophone de facture classique en posant la question de l'objectivité et de la subjectivité dans la représentation mimétique des données d'un monde sensible prédéterminé par l'auteur dans la construction référentielle. Par ce biais médiatique, nous entrons dans la mouvance textuelle, la « deixis narrative », par laquelle se vérifient – dans un cadre d'analyse méthodologique critique jouxtant le débat narratologique actuel – les outils d'une linguistique praxématique. Nous privilégions trois axes de réflexion : la notion de description, au sens littéraire comme au sens linguistique du terme (terminologie de Jean-Claude Milner), recourant à une taxinomie de la pragmatique; la notion d'évidence de l'objet qui, par son pouvoir d'autonomie dans le texte, entre en concurrence avec l'auteur-narrateur; la notion de personnage, « centre » du récit.

Mots clés : discours narratif, fiction, Édouard Glissant, linguistique praxématique, deixis narrative

1. Introduction

Notre article se présente comme une analyse des dix premières propositions de l'incipit du premier roman de Glissant, que l'on pourrait qualifier de « traditionnel » selon la définition même du mimétisme réaliste, d'un point de vue formel : son autoréférentialité (Molinié 1986, p. 182-183) s'y affiche de plein droit au nom du « vraisemblable et du nécessaire » (Aristote 1980, p. 65). Il nous donne à lire, mais aussi à voir et peut-être à écouter une sorte de spectacle plausible du monde. La mimésis est un « spectacle » à elle seule : relation de lecture et de parole, action, réalisation (Aristote 1980, p. 33, 39, Gefen 2003). Que l'incipit de *La Lézarde* soit conventionnel permet *a fortiori* de proposer des éléments méthodologiques d'analyse des lignes strictement inaugurales d'un roman donné dans une version définitive. Quelles sont les capacités de résistance de l'instance narrative, de sa voix et de son point de vue? Quelles sont, dans une approche relativement praxématique (Détrie *et al.*, 2001), les « façons » (Aristote 1980, p. 38-39 et 160-161, Note 1) dont la fiction littéraire romanesque modalise dans son « texte » la perception du monde (« formes » plutôt que « figures ») et modélise ainsi, *in fine*, un univers (intra-)diégétique? La problématique va au-delà de la question de la référentialité, d'une matière

¹ Cet article a été rédigé sous la supervision du professeur Jean-Louis Backès de l'Université Paris IV- Sorbonne.

déjà très riche, pour entrer au cœur même de la mouvance du texte, c'est-à-dire de l'espace organisé et, au moins partiellement, déictisé macrostructurellement par le jeu instanciel et les procédés d'actualisation du discours qui portent le message et établissent le rapport de l'homme au monde dans la fiction littéraire. C'est ce que nous appelons la « deixis narrative », comme un des moyens de la *mimésis* narrative et de la performativité du discours littéraire. D'où l'importance de la vision (Aristote 1980, p. 38-39 et p. 278-279, Note 2), de l'espace représenté considéré comme une « présentation », sans rupture du triangle sémiotique peircien cependant (Rey-Debove 1979, p. 130), cadre démonstratoire de la réalité décrite, le lecteur-narrataire devenant spectateur, voire acteur, en tout cas fortement engagé dans la relation actancielle de ce qu'il regarde, et non plus de ce qu'il lit.

Nous développerons les trois points suivants : d'abord, la notion de description au sens littéraire comme linguistique du terme (terminologie de Jean-Claude Milner), recourant à une taxinomie de la pragmatique (deixis et anaphore, référence mémorielle, autonomie et saturation référentielles, présent du phénomène); puis la notion d'évidence de l'objet qui, par son pouvoir d'autonomie dans le texte, entre en concurrence avec l'auteur-narrateur. En effet, Glissant a déjà délégué une première fois son point de vue à son protagoniste, Thaël, et donc, d'une certaine façon, sa voix, mais plutôt sa perception; enfin, nous verrons la notion de personnage à propos duquel il faut se demander s'il est toujours « centre » du récit, en dehors du phénomène puissant de la perception.

Thaël quitta sa maison, et le soleil baignait déjà la rosée du matin mariée aux points de rouille du toit. Première chaleur du premier jour! Devant l'homme, l'allée de pierres continue vers l'argile du sentier; un flamboyant à cette place élève sa masse rouge, c'est comme l'argile de l'espace, le lieu où les rêves épars dans l'air se sont enfin rencontrés. Thaël marcha loin de l'allée, s'arracha de la splendeur de l'arbre. Résolument il s'enfonça dans la boue, et accompagna le soleil. (Glissant 1958, p. 11).

[proposition narrative] 1 : Thaël quitta sa maison,
 pn 2 : et le soleil baignait déjà la rosée du matin mariée aux points de rouille du toit.
 pn 3 : Première chaleur du premier jour!
 pn 4 : Devant l'homme, l'allée de pierres continue vers l'argile du sentier;
 pn 5 : un flamboyant à cette place élève sa masse rouge,
 pn 6 : c'est comme l'argile de l'espace, le lieu où les rêves épars dans l'air se sont enfin rencontrés.
 pn 7 : Thaël marcha loin de l'allée,
 pn 8 : s'arracha de la splendeur de l'arbre.
 pn 9 : Résolument il s'enfonça dans la boue,
 pn 10 : et accompagna le soleil.]

2. La description du référent fictif

2.1 *Le narrateur effacé*

2.1.1 L'histoire racontée

Le narrateur « effacé » reste un sujet capital dans la théorie littéraire. Il est consécutif à toute une réflexion sur le degré « zéro » de l'écriture à partir des années cinquante qui suppose une méthode d'investigation (comment définir ce degré?) et une finalité romanesque (comment ce degré est-il utilisé par les romanciers?). L'incipit romanesque de *La Lézarde* est de type traditionnel – c'est-à-dire écrit majoritairement à la troisième personne et au passé (passé simple / imparfait) –, mimétique de la réalité qu'il semble vouloir représenter, décrire : de fait, le présent descriptif entre très vite dans le champ visuel du lecteur-narrataire, concurrençant ainsi le présent de vérité générale. L'incipit ne marque pas le système de l'antériorité chronologique à l'ouverture, ou du moins très peu (cf. l'adverbe « déjà » en proposition narrative 2), comme c'est le cas dans bon nombre de romans réalistes. Il propose donc un point « T 0 » de l'histoire qui commence comme repère absolu, lui-même obtenu par opération de translation temporelle à partir de situations originelles d'énonciation et d'action ancrées dans l'expérience auctoriale. Même si ce début ne formule pas de clôture présentative comme « ce jour-là », celle-ci reste implicite. Nous obtenons vraisemblablement ce qu'Émile Benveniste entendait par « histoire » dans la théorie de la communication verbale (Benveniste 1966, p. 238).

2.1.2 Le phénomène

Dans l'esthétique romanesque réaliste, la reproduction fidèle du réel dévoue l'autorité à l'objet – non au sujet –, objet qui reste problématique (référent-décor, objets-personnages, phéno-événements, voire phéno-syntaxe), mais qui, dès lors, a accès à l'autonomie référentielle et existentielle. Il n'y a que de cette façon qu'un phénomène peut « se raconter » tout seul (Benveniste 1966, p. 241). Le paradoxe de la fiction repose sur une contradiction dans les termes — représentation fictive supposant, présupposant la réalité « objective » du réel suscitée par le narrateur, alors qu'elle ne peut être, encore plus que dans l'expérience ordinaire, que projection de l'esprit soumise à des effets de filtre, à l'écran de la perception subjective et à sa transmission médiatisée par une conscience scriptrice (Détrie *et al.* 2001, p. 298-300). Ce paradoxe en entraîne un autre : si la représentation du monde est plutôt de l'ordre de la présentation auctoriale, il doit être possible, en trouvant des critères d'objectivité dans la fiction, c'est-à-dire dans les actes de médiation qu'elle véhicule en actualisant le discours narratif, de remonter à un « ce » originel, de retrouver l'espace déictisé par l'auteur-narrateur, même de façon involontaire ou inconsciente, ou réécrite par une autre main, ce qui n'est d'ailleurs pas le cas pour notre extrait.

2.1.3 L'effacement du narrateur

L'effacement du pôle narratorial se produit par investissement du narrataire, qui construit le monde à la place du narrateur, par l'autonomie référentielle et existentielle des objets décrits, ces objets pouvant être aussi des personnages. Les différents partages effectués effacent toutefois alors la « quête » elle-même d'un narrateur effacé, par la tentative de résolution des paradoxes, le pôle émetteur de la communication verbale liée à l'exercice de l'énonciation ayant été finalement retrouvé par le jeu interlocutionnaire lui-même instauré et, en principe, maintenu avec le pôle récepteur.

2.2 La description

2.2.1 Le terme de « description »

Le terme de « description » reçoit une acception traditionnelle à partir des écrivains réalistes et naturalistes du XIX^e siècle. En sémantique, Jean-Claude Milner a introduit les notions de « description définie » et de « description non définie » pour désigner des syntagmes nominaux introduits par « le » ou « un ». L'expression référentielle forme alors un bloc compact inentamable du point de vue de la saturation. Elle est pourvue d'un sens et d'une autonomie, contrairement aux expressions référentielles indexicales (*je / tu / ici / maintenant*), déictiques (*ce* + nom) et anaphoriques (*il / elle* en particulier, mais aussi « *ce* + nom »). Elle relève de la signification lexicale ou, justement, « descriptive », alors que les autres expressions ont besoin d'une procédure, relevant dans ce cas de la signification procédurale. Cette analyse contribue largement à définir un degré zéro d'écriture littérale et « objective » et même, phénoménologique, procédant par actant et procès : « le soleil baignait [...] la rosée du matin » (pn 2), soit : **il* baigne *elle*, *il* la baigne; « l'allée de pierres continue vers l'argile du sentier » (pn 4), soit : **elle* continue vers *il*, elle continue vers *lui*; « un flamboyant [...] élève sa masse rouge » (pn 5), soit : **il* élève *elle*, *il* l'élève. Ces phrases sont constatatives, non résolutes. Elles montrent que la narration (pour laquelle le problème du bouclage sémantique des expressions référentielles se pose au récepteur) est par essence descriptive, - comme est descriptif le langage lui-même (Moeschler et Reboul 1994, p. 53), - et qu'elle peut décrire sur de très courts segments textuels.

Ces phrases entrent toutefois en contact avec, essentiellement, une proposition nominale actant-procès : « Première chaleur (du premier jour) » (pn 3), à modalité exclamative; une proposition incluant une expression référentielle enclavée dans un syntagme nominal circonstanciel de lieu et normalement dépourvue de signification lexicale (« à *cette* place »², pn 5), que cette expression soit déictique ou anaphorique; une structure comparative (« comme ») introduite par le présentatif « c'est (le lieu) », et processive-résolutive (« [...] où les rêves [...] se sont [...] rencontrés ») dans la sixième microproposition narrative; enfin des formules appréciatives dans la deuxième proposition (« déjà », « mariée aux points de rouille ») comme dans les huitième et neuvième propositions (« splendeur », « résolument »).

2.2.2 Limitations du degré littéral et objectif de l'énoncé narratif

Ce que nous appelons le degré littéral et objectif de l'énoncé narratif n'existe donc pas absolument. En témoigne la présence de nombreux « marqueurs de la subjectivité » dans des énoncés très littéraux. Et pourtant, l'univers de la fiction nous intéresse par le caractère opaque qui se dessine dans l'utilisation de certains termes renvoyant à des réalités du monde sensible, « objectivées » par le regard, et s'offrant en entités distinctes et apparemment autonomes : « *le* soleil » (deux occurrences), « *la* rosée », « *l'*allée » (deux occurrences), « *l'*argile », « *l'*arbre », « *la* boue »³.

Notre recherche s'appuie fondamentalement sur ce type d'expressions. Le référent se donne-t-il tout seul? S'autoréférence-t-il? Est-il objectif à partir de l'objectalité que l'esprit veut bien lui

² Nous mettons en italique.

³ Nous mettons en italique.

conférer dans l'espace? Comment assure-t-il sa propre saturation? Le mimétisme littéraire, auquel il ne faut sans doute pas rester obstinément rivé, invite à considérer de très près les termes qui créent le caractère absolu du récit, cette impression que le référent « se raconte tout seul » (c'est ici l'« événement »), à travers l'étude de l'auxiliarisation des noms par l'article défini / indéfini, de la pronominalisation et de l'emploi des temps, problèmes auxquels viendront logiquement s'ajouter les cas de la deixis (Détrie *et al.* 2001, p. 72-73) et de l'anaphore en contexte fictionnel romanesque. Et la deixis en complément paradoxal, si l'on peut dire, de l'objectivité. Il va sans dire que c'est l'économie même de toute une syntaxe qu'il faut considérer dans la langue en discours, dans le processus de référentialité qui engage fortement le sujet parlant et pensant. Toutefois, nous devons rester concentrés sur ce qui est proprement objectif dans le langage de la fiction pour demeurer proches de l'« effet de réel », de l'illusion réaliste proprement dite.

2.2.3 Qui voit, qui perçoit?

Dans les quatre cas recensés, on voit, au sens même où, d'abord, on « perçoit », avant qu'une quelconque opération de référenciation s'impose, — « on », c'est-à-dire à la fois l'auteur-narrateur-énonciateur, le lecteur-narrataire-récepteur et le personnage « central », lui-même possible émetteur et destinataire de paroles comme de pensées, et situé à la jonction de courants de conscience qui appartiennent à deux visions surplombantes : celle du narrateur et celle du narrataire. Le jeu instanciel est prépondérant dans l'économie du texte de fiction romanesque d'obédience réaliste, comme est important le référent spatio-temporel lui-même, le *chronotope*, même si celui-ci n'est pas objectivement marqué par des dates dessinant un horizon d'attente focalisant « zéro » ou omniscient (le traditionnel point de vue « par en dessus »); ce sont, en effet, les expressions référentielles définies qui se chargent de le faire.

Le point de vue « omniscient » est quasi immédiatement fonctionnel : « Thaël quitta sa maison » (pn 1). Le point de vue narratif choisi met, normalement, le lecteur en position de non-interactivité. La micro-pn 1 constitue le « posé » du narrateur (N) : N « pose » ou « affirme » (Ducrot et Schaeffer 1995, p. 543-544) que P (son personnage) commence à agir (remarquons la valeur inchoative du passé simple dans « quitta ») dans l'histoire en cours et dans le référent-décor. Mais le narrataire (N') « présuppose » que ce commencement peut se faire. Son rôle est d'abord de se livrer à un exercice de présupposition majeure de feinte et de croyance dans l'univers de la fiction suscité par le narrateur, alors que ce dernier lui propose sa feintise. Par cette fonction, la position de non-participation dans l'établissement du point de vue « omniscient » est déjà contestée. Mais ce rôle, pleinement accepté, fait provisoirement disparaître la personne du narrateur, de même que la « position » micropropositionnelle marquant un degré « zéro » de la narration, littéral et objectif, en quelque sorte. C'est ainsi que l'on peut obtenir la formule, demeurée célèbre, de Benveniste : « Personne ne parle ici; les événements semblent se raconter eux-mêmes » (Benveniste 1966, p. 241). Il faut ajouter ici une remarque sur la temporalité : par opération de translation, en vertu même de la « fluence du temps » (Détrie *et al.* 2001, p. 125), N a posé son référent subjectif et objectif tout à la fois à un temps du passé, mais le phénomène en soi se produit normalement au présent de l'indicatif. Ce même présent « reposé » par N', retranslaté, assure l'objectivité référentielle du phéno-fait et de sa phéno-vision dans la phéno-syntaxe.

3. L'évidence objective

3.1 *Le problème du « il »*

3.1.1 « Il » descriptif

Les quatre dernières propositions anaphorisent fidèlement la première par la reprise du nom propre « Thaël », puis pronominalement par « il » alors que, dans les six premières propositions, il y a comme une rupture dans le processus par des formules de commentaires narratoriels (cf. l'exclamation « du premier jour! » dans la pn 3 qui, d'ailleurs, « ouvre » l'incipit au lieu de le refermer sur une formule conventionnelle et clôturante de récit). Elles présentent un ordre actant-procès du même type que celui des propositions 1, 2, 4 et 5. Le nom propre (NP), toujours selon Milner, est doté d'une autonomie référentielle. Il ne fonctionne pas autrement, dans ce cas, que comme une « description » définie, comme le montre l'anaphore infidèle de la proposition 4 (« (devant) l'homme »⁴). Le NP est par essence, donc, descriptif, mais son degré « zéro » de la description n'autorise-t-il pas, non seulement une substitution par « il », ce qui est tout à fait possible dans le cadre de l'anaphore pronominale (cf. pn 9 : « il s'enfonça [...] »⁵), mais encore une véritable objectivité référentielle? Sans aller jusqu'à parler d'auto-donation référentielle, on remarque que l'entité désignée se charge d'une forte puissance actancielle, communicable au pronom « il » anaphorique, qui relèverait dans ce cas aussi de la signification descriptive, et non plus procédurale — à condition toutefois d'avoir en tête des débuts d'incipit ou de séquence qui en révèlent la possibilité, c'est-à-dire des débuts où « il » est descriptif, se charge d'une valeur forte dans sa référence sans antécédent. C'est le cas dans certaines ouvertures narratives mimétiques héritées du roman béhavioriste américain, en focalisation « externe », comme au début de certaines nouvelles d'Ernest Hemingway, en tête encore des *Tropismes* de Nathalie Sarraute — « Ils semblaient sourdre de partout [...] » — (Sarraute 1957, 11), de romans de Marguerite Duras, ou en tête d'une séquence narrative, comme dans certains passages de *Sartoris* de William Faulkner.

3.1.2 « Il » objectif

Si « il » ou « elle » peut avoir une valeur forte en emploi intradiscursif romanesque de façon « abrupte », comment n'en auraient-ils pas une aussi dans le corps même du texte, tout phénomène de présupposition narrative mis à part? Et par là même, ce phénomène rétroactif et concessif (Ducrot et Schaeffer 1995, p. 382), non nouveau, force l'évidence de l'objet; c'est en cela qu'il se renouvelle selon nous. De façon paradoxale, il va nous amener à un pôle opposé à celui de l'objectivité, c'est-à-dire à la subjectivité repérable dans une deixis large, elle-même intégrant une réflexion sur la porosité des frontières entre deixis et anaphore et le cas particulier de la *Deixis am Phantasma*, la « deixis à objet imaginaire » de Bülher (Détrie *et al.* 2001, p. 72-75). Les pronoms « il » ou « elle » utilisés initialement sont, par cette analyse, propres à objectiver le réel suscité. Le parcours, dans la production langagière comme dans l'interprétation que l'on peut en faire, ne se fait pas sans médiation. Selon Benveniste, ces pronoms ne sont pas aptes à désigner une « personne », mais l'absence n'est plus pertinente dans des énoncés oraux commençant par la troisième personne « il(s) » / « elle(s) ». Si « la non-personne est donc la position de toute nomination praxémique » (Détrie *et al.* 2001, p. 241), nous ne devons pas

⁴ Nous mettons en italique.

⁵ Nous mettons en italique.

oublier la véritable consistance donnée aux pronoms de troisième personne dans et par le roman au XX^e siècle. « Il » est un outil, il médiatise déjà en ce sens le discours, il médiatise doublement le discours narratif en ce qu'il n'assure plus la « position » requise et qu'il pose la question de sa représentation dans le « déjà » représenté. Le terme « représentation » est lui-même fortement polysémique. Il n'est plus possible dans ce cas de parler d'autonomie référentielle du « il » saturant seul son référent et servant de critère d'objectivité dans la reconnaissance immédiate de l'objet référencé. Mais la mémoire du narrataire reste grandement sollicitée, et c'est encore à la force mentale de ce dernier qu'il faut recourir pour doter NP, non plus seulement d'une autonomie référentielle, mais encore d'un pouvoir existentiel. C'est donc le sujet qui concède à l'objet son autonomie, son « objectivité ». Cette conception peut paraître déjà ancienne, mais, ce qui est nouveau, c'est l'isolement d'une « forme » de résistance, la résistance même que l'on a cherchée sans doute dans le récit (Gefen 2003, p. 229-230). Le pronom « il », associé objectivement au NP, l'article défini « le » plus qu' « un », mais pas sans rapport avec lui, en rapport avec « ce » déictique, le présent du phénomène associé, quant à lui, à l'énonciation, nous paraissent être des formes tangibles de l'objectivité référentielle, c'est-à-dire de l'évidence objective, pour laquelle il faut encore parler de présentification. Celle-ci s'établit à partir du repérage indiciel du nombre considérable de « présenteurs » dans le texte de fiction romanesque en général, *a fortiori* une fois bien considérée l'opération de déictisation du discours narratif qui va provoquer inmanquablement un nivellement des valeurs en emploi (deixis narrative) : la *Deixis am Phantasma*, si elle est applicable à la totalité du phénomène de la fiction, ne peut que renforcer cette probabilité.

3.1.3 Les choix syntaxiques

La syntaxe régule aussi les « choix » narratoriels. Notre incipit en propose de nombreux exemples : « *sa maison* »⁶ (= *la maison *de lui*), « *la rosée du matin* »⁷, « *aux points de rouille* » (= *à *les points de rouille*), « *l'allée de pierres* », « *l'argile du sentier* »⁸, etc. Dans ces cas, c'est essentiellement la complémentation par un GN qui limite l'utilisation de l'adjectif possessif ou de l'article défini. Il faut donc considérer chaque cas où le « phénomène » se passe, et l'analyser en rapport avec l'instance appréhendante et en ayant en tête que, « pour la praxématique, la fiction est une expansion du principe fondamental d'autonomie du linguistique, qui fait de tout énoncé une mise en spectacle du réel » (Détrie *et al.* 2001, p. 123). Cela oblige, par conséquent, à une analyse de type topogénétique. Nous ne savons pas si la fiction littéraire doit se réduire à un seul principe d'« expansion ». Le texte de fiction romanesque (T f) nous paraît infiniment complexe et, de ce point de vue, passionnant à étudier, mais aussi déroutant. Ce qui est sûr, c'est que notre deixis « narrative » voudrait, en respect des règles de la syntaxe qui insère des procédés actualisants, bien cerner la mouvance textuelle, interroger ce point de rencontre particulier du sujet et de l'objet qui s'incarne principalement dans le personnage, mais pas seulement, qui n'est plus « centre » du récit en tant que tel, sans considération du pouvoir perceptif des autres participants à l'action dramatique, soit l'auteur-narrateur et le lecteur-narrataire. Sans considération non plus de la force de l'« objet »-signe, ce qui a rapport vraisemblablement à l'iconicité (Deixis 2005, p. 177) : « Car le discours en acte transforme les icônes en instances [...] les instances sont en attente d'énonciation. Par là se trouve récupérée la présence subjective, avec ses composantes sensibles et émotionnelles » (Deixis 2005, p. 180).

⁶ Nous mettons en italique.

⁷ Nous mettons en italique.

⁸ Nous mettons en italique.

3.2 *Présentification*

3.2.1 Définition

Nous évoluons donc dans des cas où la notion de description est justifiée par l'emploi des expressions référentielles : « le + N », « un + N », « NP » et « il » par hypothèse, dans un texte lui-même descriptif, même si la dominante est narrative, ce qui est un peu normal, vu le dynamisme de l'ouverture, assez attendu lui aussi. L'objectivité présente dans ces termes efface la personne du narrateur-sujet. Le narrataire prend la relève, en reconnaissant des objets décrits littéralement et, donc, objectifs en ce sens. Au passage, on pourrait critiquer la méthode de Milner, car si « ce (+ N) » est dépourvu d'autonomie référentielle dans la deixis, sans procédure d'ostension saturant l'espace en donnant une « signification » à l'expression, inversement, que peut signifier « le » tout seul dans la description, c'est-à-dire sans accompagnement de nom, « ce » n'étant généralement jamais lui-même utilisé sans un nom? Les deux opérations sont différentes certes, si l'on considère qu'en linguistique LE + N est un déterminant de la finitude, alors que CE + N est un déictique; les deux expressions n'ont pas les mêmes statuts et propriétés et la question que nous posons n'a plus de sens, mais, d'un autre côté, on ne voit pas très bien pourquoi « ce » ne pourrait pas, lui aussi, décrire à l'instar de « le », *a fortiori* dans la mesure où il apparaît dans un T f qui en permet l'interprétation. On voit là poindre un nivellement des valeurs des articles de la désignation, de la quantification, de la démonstration et des pronoms processuels ou instructionnels en emploi dans le texte de fiction romanesque, utilisés donc pour « un objet autre » (Mallarmé 1897, p. 281), qui serait ici la littérature et, en particulier, le texte de fiction romanesque, mais qui lancent ou relancent la réflexion sur le plan de l'oral, le nivellement en question conférant au T f une dimension objective certaine, un caractère d'évidence qui sied à l'objet ainsi présenté, plutôt que représenté, objectivement présentifié.

3.2.2 Délégation du point de vue

Enfin, le narrateur a rapidement délégué son propre point de vue à son personnage qui efface la personne du premier et revendique sa personne propre, raison de plus d'accorder une valeur existentielle essentielle au pronom « il ». De fait, à partir de la proposition 4 (« devant l'homme [...] »), et même déjà des propositions 2 et 3, voire 1, on peut se demander si le personnage P (Thaël) n'est pas le seul objet-sujet percevant, centre de sa propre perception référentielle (c'est donc lui qui « écrit » le texte!) exprimée en focalisation ou « point de vue » interne.

4. Le personnage, « centre » perceptif du récit

4.1 *Actantialité du texte de fiction romanesque*

4.1.1 Positionnement du point de vue narratif (PDV)

Les expressions référentielles définies et indéfinies ne signifient pas de la même façon. Le réel fictionnel est divers, éventuellement foisonnant et riche. Le narrateur dispose, présente ses objets textuels, eux-mêmes divers et variés. Dans la proposition 1, nous voyons l'objet « maison » présenté de la manière suivante : adjectif possessif réfléchi « sa » + substantif « maison » représentant l'objet du référent réel transposé dans la fiction. Le « sa » est anaphorique de « Thaël » par inférence du narrataire à partir de la reconnaissance de l'identité éventuelle du premier et de sa capacité, en tant que sujet grammatical « apparent » (Riegel *et al.* 2004, p. 448), mais aussi sujet-actant (Détrie *et al.* 2001, p. 12-13) {s} dans la proposition narrative, à détenir

un bien {o}, soit (o) = « objet du monde » (Perret 1994, p. 15) = **la maison de lui (-même)*. C'est la *propriété* de P qui impose une valeur de (o) en Ré (référentialité), en même temps qu'un point de vue est assignable au narrataire, en plus de celui du narrateur et du personnage (de fait, la deixis narrative nous paraît aller au-delà de la simple prédication d'énoncé narratif. (Rabatel 1998, p. 9, 55) : « *le soleil* », « *la rosée* », *« *les points de rouille de le toit* »⁹ sont divers pans du réel objectivé par *n* regards en instance narrative. C'est particulièrement le cas lorsque, au début d'un roman écrit de façon « oblique » en *il*, la démarche de N' se complique d'une induction référentielle à partir du « posé » de N (*« *Il quitta sa maison* », point de vue « externe ») alors que, dans le cas le plus ordinaire de la description (pn 1), il ne fait tout au plus qu'affiner l'éventualité existentielle du personnage : qui est Thaël, qu'est-ce que « cette » maison?

L'inférence de N' est demandée aussi dans la temporalité du texte, qu'il s'agisse de la reconnaissance d'une situation originelle supposée, exprimée phénoménologiquement au présent : **Il quitte sa maison, il la quitte*. [Le phéno-événement est, par nature, à un degré « zéro » d'événementialité : le narrateur disparaît bel et bien au profit du « fait » lui-même et de sa relation objective. Il y a toutefois relation au sens de « narration » comme au sens d'« échange » de communication verbale (interlocution) entre N et N']. Ou qu'il s'agisse encore, dans la deuxième proposition, avec l'appréciation temporelle adverbiale « déjà », du repérage d'une situation légèrement antérieure au début proprement dit de l'action qui va se dérouler : l'éclat du soleil précède l'entrée de P sur la scène de l'énonciation « narrative ». On voit de nouveau l'intérêt porté par N à son référent-décor impliqué dans l'action en tant qu'objet pré-existential. La valeur descriptive de l'imparfait de « baignait », opposée à la valeur inchoative de l'action de P dans le verbe « quitta », marque ce point de jonction existentielle. La troisième proposition la confirmera : référence pure, sans temporalité marquée dans la nominalisation dépourvue de l'article qui subsume la présence de la « voix », en-tout-cas du « point de vue » du narrateur, mais aussi de « sa » voix. C'est aussi une montée de l'affect de P, une découverte sensorielle de N' qui navigue en terrain connu désormais, dans le caractère absolu du récit. Il est amené à considérer trois points de vue dans le jeu instanciel qui se dessine devant lui (« devant l'homme », c'est d'abord **devant* moi, lecteur-narrataire, qui appréhende le monde de la fiction, qui me situe *devant* lui) et qui met en présence, dans la communication verbale narrative : N, P et lui-même, N'. Les pôles E (émetteur) et R (récepteur) sont ainsi à interroger dans le cadre de la reconnaissance des objets référencés. Il faudrait reprendre chaque groupe nominal de type LE + N, pour voir s'il est susceptible d'une substitution par un autre mode opératoire de l'actualisation, en fonction de l'objet lui-même, du sujet dans la « topogénèse » et de la régulation syntaxique qui limite les possibilités de la déicticité objective dans le cotexte narratif.

4.1.2 Mouvance textuelle

En tout état de cause, aussi périlleux que puisse paraître cet exercice, c'est bien là que se trouve, selon nous, la deixis narrative, la mouvance textuelle du T f. C'est affaire d'appréhension des phénomènes dans l'intra-discours de fiction romanesque. Par exemple, outre « *sa maison* »¹⁰, le narrataire doit reconnaître « *le soleil* »¹¹ : GN prédéterminé par un article défini en repérage « objectif » de la représentation fictionnelle (Perret 1994, p. 21-23), il est aussi un objet unique en

⁹ Nous mettons en italique.

¹⁰ Nous mettons en italique.

¹¹ Nous mettons en italique.

son genre, d'où en définitive son emploi « objectif » par *le*. Cet objet est connaissable pour et par P et pour et par N', tandis que le GN de la proposition 1 n'était connaissable que pour et par N', P n'ayant normalement pas besoin de reconnaître l'objet en question, le connaissant déjà. Mais il peut, également, tourner un dernier regard vers lui. Il s'exerce donc néanmoins un jeu concurrentiel entre P et N'. P n'a pas à présupposer sa propre existence, ni celle de sa maison, mais, le narrateur lui ayant délimité un terrain d'élection existentiel dans lequel il pourra évoluer, il peut commencer à utiliser au moins son point de vue dans le jeu de reconnaissance des objets (pré)construits par N, mais construits par N'. Ensuite, « l'allée de pierres », c'est **cette* allée que je peux voir, moi personnage, mais aussi *moi, lecteur*, continuant vers *cette* argile du sentier, ou *ce* sentier argileux. « Un flamboyant » prend maintenant valeur déictique : *ce* flamboyant qui est là « devant » moi, lecteur-spectateur, comme devant moi personnage-spectateur, mais déjà moi, auteur-spectateur assurant ma fonction de « commentaire », à partir d'un référent que je connais bien puisque, de toute façon, qu'il soit réel ou non (« vrai » ou pas), je l'invente et en revendique l'autorité. En tant qu'énonciateur-narrateur, l'auteur peut « quantifier » son (o) : « *un* flamboyant »¹², l'extrayant ainsi du réel qu'il suscite et provoque pour le spectateur-lecteur. C'est une opération de régulation syntaxique qui oblige à un choix en toponymie 2 « *in fieri* », où l'« image de réalité » « émerge » quasi identiquement en expression définie ou non définie (Détrie *et al.* 2001, p. 360). De ce point de vue, c'est la même chose. La réalité évoquée n'est donc ni objective, ni subjective, mais, le sujet passant de la perception première à la réalisation de la langue en discours, elle prend cette forme-là précisément que lui autorise l'économie de la syntaxe en question dans la relation objective-subjective instaurée entre (o) et (s) : « Le discours – en ce qu'il nous dit aussi de l'homme cognitif – s'avère une négociation sans cesse renouvelée entre un sujet et son réel » (Détrie *et al.* 2001, p. 56). Le narrateur impose son choix au narrataire qui ne peut pas exprimer totalement son point de vue. Il interprète l'énoncé. Mais il est normalement en position de regardant, et tient sa place dans la topogénèse en tant que lecteur. Le personnage P n'étant pas doté de parole à cet endroit, comment exprime-t-il son point de vue? Il est collecteur, lui aussi, du réel.

Peut-on parler d'uniformisation du choix des articles d'après des perceptions hétérogènes, c'est-à-dire ici, différentes sans être opposées, comme centrées vers le même objet? En tout cas, cette unification, si elle existe, autorise un passage de l'anaphore infidèle, voire franchement résumante « à cette place », à une deixis directe du regard instanciable : c'est « *cette* » place précisément que moi, narrateur, je *montre* à mon narrataire. Le passage s'effectue grâce à une grande sollicitation de la « mémoire immédiate » du destinataire :

L'anaphore entretient par conséquent un rapport avec la cognition, ce qui explique que certains linguistes pensent qu'il s'agit non d'un phénomène textuel, mais bien plus sûrement d'un phénomène mémoriel (cognitif). Cette analyse, connue sous l'appellation d'approche mémorielle, ne prend pas en compte de critère textuel : l'anaphore est considérée comme un processus indiquant un référent déjà manifeste dans la mémoire discursive immédiate (Détrie *et al.* 2001, p. 31).

¹² Nous mettons en italique.

Cette situation entraîne un clivage structurel qui déictise aussi le discours narratif : la pn 6, « *c'est* comme l'argile de l'espace, le lieu où [...] »¹³, établit un rapport analogique (« comme »). L'article défini est utilisé : « *le* lieu »¹⁴. Il paraît étonnamment présent aux yeux mêmes du lecteur. Le rapport du concret et de l'abstrait autorise « auto-Ré » (objectivité référentielle) : le décor est doté d'autonomie, voire d'autorité : « l'allée de pierres *continue* vers », *« *le* flamboyant *élève* la masse rouge de lui-même », « *les* rêves *se* sont [...] rencontrés »¹⁵. L'autonomie, plutôt que l'autoréférence ou l'autoréférenciation, se fait en dehors du processus de personnification (cf. « mariée » dans la pn 2). Les verbes sont d'action, marquant l'effort du sujet-objet-actant. Et l'effort du narrataire est lui aussi demandé. Il faut donc commencer par lui.

4.2 Actualisation

4.2.1 Temps opératif

L'incipit romanesque de *La Lézarde*, de facture classique, nous montre à quel point dans le T f nous avons affaire à du temps « opératif » : « Temps occupé par les opérations d'actualisation et permettant ces opérations » (Détrie *et al.* 2001, p. 343). La proposition 3 en est un bon exemple. C'est d'ailleurs l'épine dorsale du texte : « Première chaleur du premier jour ». Le « jour » est celui qui initie le récit. Il n'est pas clôturé : « Première chaleur **de* le premier jour ». L'opération est d'ordre syntaxique pour le deuxième segment complément adnominal (« du premier jour »), mais « le temps opératif a été représenté comme saisi au tout début [...] de la topogénèse (absence de déterminant) » (Détrie *et al.* p. 344). On doit reconnaître toutefois que l'adjectif numéral ordinal prédétermine le nom « chaleur ». Il le « quantifie » (Perret 1994, p. 32). Mais le narrateur nous plonge tout de suite au cœur de l'affect, de la sensation originelle : la chaleur « du » soleil est sentie, ressentie par N, N' et P. Cette saisie est « immédiate », instantanée, l'« image de réalité » reste *in posse*. Mais c'est pourtant là le pouvoir existentiel des êtres et des choses de la fiction qui « émerge » dans le jeu inter-connectif entre le réel et l'imaginaire, entendu au sens très large du terme : capacité à mettre en mémoire, à inventer et réinventer, plus simplement à « recueill[ir], traite[r] et communique[r] l'information apportée par le monde » (Détrie *et al.* 2001, p. 55).

4.2.2 Iconicité

Comment l'être humain traite-t-il les informations sensorielles qui lui viennent au monde pour les rendre en discours? [...] Il y a [...] une véritable iconicité entre la syntaxe et les contenus spatio-temporels : « en linguistique praxématique, le dire est toujours lié au faire, la parole à la praxis »¹⁶ (Détrie *et al.* 2001, p. 56).

À partir d'une instance première de l'énonciation, l'émetteur-narrateur déploie l'espace déictique pour son personnage et son narrataire : « devant l'homme », mais, d'abord, « devant » N' : « Thaël quitta sa maison ». P et N' sont placés devant des réels de référence, des réels référencés par N pour eux, mais appréhendés aussi par eux et les saisissant. Nous voilà replongés au cœur de la deixis narrative : comment se fait le passage du référent-objet au référent-personnage et au

¹³ Nous mettons en italique.

¹⁴ Nous mettons en italique.

¹⁵ Nous mettons en italique.

¹⁶ Entre guillemets dans le texte.

« narrataire » qui est aussi une réalité « linguistique » à partir du moment où il n’y a pas de coupure dans la communication verbale, même si elle reste « indirecte », puisque construite dans et par la fiction? Le réel « extralinguistique » n’existe plus en praxématique : « La praxématique récuse la dichotomie entre données linguistiques et extralinguistiques : ces données sont liées dans nos représentations linguistiques » (Détrie *et al.* 2001, p. 56). Il n’y a pas de « réel » ni de « réalité » en dehors de la « logosphère » (Détrie *et al.* 2001, p. 173, 292, 293-294) :

Dans la communication à visée fictionnelle, l’action représentée ne tient pas lieu du passé et n’enrichit pas directement l’expérience des sujets communicants, mais leur propose une expérimentation : la confrontation expérimentale de leur savoir et de leurs valeurs à d’autres modèles possibles de structuration du temps, de relation entre les actants, d’identité narrative. Cette autonomie seconde envers le réel permet fréquemment aux producteurs et aux récepteurs de fiction de porter au discours des pans du vécu que leur conscience ou leur inconscient ne parviennent pas à assumer littéralement (Détrie *et al.* p. 123).

Le « propre de la fiction » pourrait bien, dans ce cas, résider dans la « suspen[sion] » « relative » « [de] la validité praxique de l’énoncé » (Détrie *et al.* 2001, p. 122), ce que nous appelons aussi la présupposition narrative majeure de feinte. Les énoncés descriptifs de la fiction sont moins, pour nous, des actes d’assertion « feints », dans l’optique searlienne, que des actes de « médiation ». Tous les « *media* » narratifs, en amont comme en aval de l’histoire racontée grâce aux outils du langage, constitueront l’ensemble des « critères spécifiques de la fiction » (Ducrot et Schaeffer 1995, p. 382). Là n’est donc plus à chercher dans l’énoncé lui-même, ni véritablement dans le pôle récepteur du message véhiculé dans la fiction, mais dans la macro-structure sémantique du récit, dans ce qu’il a à nous « dire » en tout et pour tout. Après quoi la réalité fictionnelle peut commencer à nous « parler » : « Thaël marcha *loin* de l’allée [...] »¹⁷ L’énonciateur ne perd pas sa « fonction de régie », étant le premier, en tant que concepteur de l’univers diégétique, en saisie des phénomènes linguistiques.

5. Conclusion

Étudier les modalités de la perception dans le texte de fiction romanesque, c’est entrer de plain-pied dans le processus de l’actualisation. Les outils du langage dans l’analyse textuelle de la fiction modélisent un univers par des formes plutôt que par des figures qui mettent en tension la notion de « singularité » présente dans la stylistique structurale. Délibérément, nous nous tournons vers une analyse stylistique praxématique « qui met en relation la production textuelle, le genre du discours, le sujet producteur, le coénonciateur, le réel, qu’il s’agisse des conditions matérielles de production et de réception ou de la référenciation effectuée » (Détrie *et al.* 2001, p. 324). Cette analyse permet de résoudre la problématique romanesque sans la réduire. Elle maintient tous les possibles interprétatifs, elle laisse à l’œuvre son originalité analysable en littérature française et comparée. Il n’existe toutefois pas de littérature sans « grille du langage », la « logosphère » (Détrie *et al.* p. 187). Celle-ci étant le centre « névralgique » de la praxématique, nous devons pouvoir la considérer sans perdre de vue le littéraire.

¹⁷ Nous mettons en italique.

Nous pouvons ainsi dire que la modalisation de la perception « devant » et « dans » le monde sensible de la fiction s'effectue par la transmission de sensations permettant la compréhension, effort qui n'est plus purement intellectuel, qui n'est plus non plus uniquement de l'ordre du « mathésique », mais du déictique, et qui engage la « cognition ». Le lecteur-spectateur est invité à entrer dans la perception du sujet percevant (Détrie *et al.* 2001, p. 238-239) qui, d'un point de vue topologique, « constitutivement hétérogène ne peut donner naissance qu'à des discours marqués d'hétérogénéité, où plusieurs voix, plusieurs points de vue entrent en contact » (Détrie *et al.* p. 326). Il va sans dire que la notion de point de vue, inter-trans-générique, doit être élargie et définie bien au-delà de la focalisation genettienne.

6. Lexique

auto-Ré : objectivité référentielle

E = émetteur

GN = groupe nominal

N = narrateur

N' = narrataire

NP = nom propre

o = objet du monde

P = personnage

PDV = point de vue narratif (*in* Rabatel 1998)

Pn = (micro-)proposition narrative

R = récepteur

Ré = référent, référentialité

s = sujet(-actant)

T f = texte de fiction romanesque

T 0 = temps des événements racontés

7. Bibliographie

7.1 Ouvrages théoriques

- ARISTOTE. (1980). *Poétique*, trad. J. Lallot et R. Dupont-Roc, Paris, Seuil, 478 p.
- BARTHES, Roland. (1953). *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais », 192 p.
- (1964). *Essais critiques*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais », 290 p.
- (1978). *Leçon*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais », 64 p.
- (1984). *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais », 446 p.
- BENVENISTE, Émile. (1966). *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, Coll. « Tel », 358 p.
- Deixis (Regards multidisciplinaires sur la)*. 2005. Actes du colloque de Tartu, novembre 2004 : « De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa », Tartu University Press, 2 vol., 514 p.
- DÉTRIE, Catherine, Paul SIBLOT et Bertrand VERINE. (2001). *Termes et Concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Honoré Champion, 416 p.
- DUCROT, Oswald et Jean-Marie SCHAEFFER. (1995). *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Essais », 832 p.
- GEFEN, Alexandre. (2003). *La Mimésis*, Paris, Flammarion, Coll. GF « Corpus-Lettres », 256 p.
- MILNER, Jean-Claude. (1994). « Deixis et anaphore » dans *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique* sous la direction de Jacques Moeschler et Anne Reboul, Paris, Seuil, p. 349-372.
- MOESCHLER, Jacques et Anne REBOUL. (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris, Seuil, 584 p.
- MOLINIÉ, Georges. (1986). *Éléments de stylistique française*, Paris, P.U. F., 222 p.
- PERRET, Michèle. (1994). *L'Énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan, Coll. « Université-Lettres 128 », 128 p.
- RABATEL, Alain. (1998). *La Construction textuelle du point de vue*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, 206 p.
- REY-DEBOVE, Josette. (1979). *Sémiotique*, Paris, P. U. F., Coll. « Lexique », 160 p.
- RIEGEL, Martin, Jean-Christophe PELLAT et René RIOUL. (2004). *Grammaire méthodique du français*, Paris, P.U. F., Coll. « Quadriges / Manuels », 648 p.
- STANKIEWICZ, Waclaw Pascal. (2005). « La Deixis narrative dans l'ouverture de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo », in *Deixis*, Tartu, p. 241-257.
- (2006). *Médiations narratives : actualisation et métamorphoses du réel et de l'écriture dans « Sartoris » de William Faulkner*. Genèse et traductions, « Thèse à la carte », ANRT Diffusion, 406 p. www.anrtheses.com/fr

7.2 Œuvres littéraires

- FAULKNER, William. (1929). *Sartoris*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 480 p.
- GLISSANT, Édouard. (1958). *La Lézarde*, Paris, Seuil, Coll. « Points-Roman », 280 p.
- MALLARMÉ, Stéphane. (1897). « Le Mystère dans les lettres » in *Igitur. Divagations. Un coup de dés*, Paris, Gallimard, Coll. « Poésie », 528 p.
- SARRAUTE, Nathalie. (1957). *Tropismes*, Paris, Éditions de Minuit, 144 p.